

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées : suite

Autor(en): **Mussard, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 32

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées,

PAR JEANNE MUSSARD.

VII.

— J'assistai, dit-elle, aux fiançailles des deux jeunes gens, à leur mariage, et je vis bien que ni Gustave, ni sa femme ne suspectaient la véracité du comte. Comment auraient-ils supposé qu'il poussât la générosité jusqu'à s'avouer coupable d'une mauvaise action qu'il n'avait pas commise, dans le seul but d'enrichir et d'anoblir une étrangère ?

La vie des habitants du château de Krausnach passait devant mes yeux comme certains décors mouvants que j'ai vus autrefois au théâtre.

Le colonel pensait avec joie qu'au-delà du tombeau il retrouverait sa Gretchen, les jeunes mariés étaient heureux, Christine avait donné deux beaux enfants à son mari.

En s'accumulant sur la tête altière de la baronne, les années semblaient ne pouvoir altérer ses traits corrects et froids comme ceux des statues; ses cheveux seuls s'argentaient.

Un jour, la révélation d'une de ses vassales au lit de mort la foudroya.

Christine n'avait pas une goutte de sang noble dans les veines: le comte avait menti!

Mortellement frappée dans son orgueil nobiliaire, madame de Krausnach ne survécut que peu d'instants au coup qui venait de la frapper. Elle mourut la rage au cœur, sans vouloir pardonner à personne ce qu'elle appelait une tache au blason de ses aïeux.

Après que j'eus vu la baronne rendre le dernier soupir sans que son cœur de bronze s'amollit un instant, la fée m'introduisit dans la chapelle ardente où le cadavre de madame de Krausnach, couvert d'habits somptueux, était déposé.

— Voilà ce qui reste de l'indomptable fierté de cette femme, me dit la fée; maintenant juge-la, ou plutôt juge-toi.

Il ne me semblait pas possible que j'eusse été cette créature orgueilleuse et sans cœur; cependant une voix pareille à celle du remords me répétait au plus profond de moi-même: Reconnais-toi! Et comme la fée attendait ma réponse, je répondis:

— Il est bien difficile d'avoir le sentiment de l'égalité entre les hommes quand on naît dans une demeure seigneuriale.

— Tu crois donc que ton ridicule orgueil provenait de ton titre de baronne ?

— Sans doute.

— Eh bien! je vais te prouver le contraire. Viens, je veux te montrer ce que tu fus quand Dieu, dans sa justice, t'eut retiré la noblesse et laissé cette puissance moderne qu'on nomme l'argent.

Et, de la même manière que j'avais été transportée au château de Krausnach, je le fus sous un ciel brûlant, chez un riche planteur américain.

En retrouvant la luxuriante végétation de la Louisiane, j'éprouvai le bonheur de l'exilé qui rentre dans sa patrie, et je compris l'influence que certaines fleurs exotiques exercent sur moi, ce que jusqu'alors je n'avais pu m'expliquer.

L'air chaud et tout imprégné de parfums que je respirais avec délices m'enivrait et m'allanguissait à la fois. Je me sentais heureuse de vivre, non comme on le fait dans nos climats du nord où l'activité est un besoin autant qu'une vertu, mais de cette vie contemplative et nonchalante dont on ne jouit bien que dans les régions tropicales.

— Qu'ils sont privilégiés ceux qui naissent ici, m'écriai-je avec enthousiasme, c'est un véritable Eden!

La fée qui se tenait toujours à mes côtés et que j'avais momentanément oubliée, me répondit en me montrant des centaines d'esclaves de toutes couleurs qui travaillaient presque nus sous un soleil ardent.

— La plupart de ces hommes sont nés dans cette habitation; penses-tu qu'ils soient heureux ?

A cette question, je sentis se renouveler en moi ces tiraillements moraux que j'avais déjà éprouvés en face de la baronne.

Elevée en Europe, dans une république où la *Case de l'oncle Tom* eut un succès d'enthousiasme, je ne pouvais regarder l'esclavage que comme une monstruosité indigne du dix-neuvième siècle, comme une tache honteuse sur le libre drapeau des États-Unis.

D'autre part, je retrouvais dans ma mémoire (grâce au pouvoir de la fée) des réminiscences du passé qui me faisaient mieux comprendre comment les planteurs américains, habitués dès leur bas-âge à une vie molle et luxueuse, pensent n'avoir rien à se reprocher quand leurs esclaves, qu'ils regardent comme une race d'hommes très inférieure à la race blanche, sont bien nourris et ne souffrent pas de trop mauvais traitements.

— Puisque tu hésites à te prononcer, me dit la fée, il faut que je te mette en face des faits et que je te montre le révoltant égoïsme de ce qu'on appelle un bon maître.

Et sans attendre ma réponse, la fée me fit pénétrer dans l'intérieur de l'habitation.

Je m'y retrouvai chez moi.

Ce fut donc sans surprise que je vis un homme de trente ans, très brun et très pâle, dormant sur un divan soyeux, tandis que trois femmes, une vieille mulâtresse et deux jolies quarteronnes, l'éventaient.

— Te reconnais-tu? me demanda la fée en me désignant le dormeur.

— J'ai donc été homme! m'écriai-je tout étonnée.

— Certainement; les âmes n'ont pas de sexe; elles animent tour à tour, selon le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans le monde, le corps d'un athlète ou celui d'une faible femme. Voilà ce qui explique comment un cœur timide se rencontre quelquefois sous la forme d'un guerrier, tandis qu'une âme vigoureuse et fortement trempée use promptement une enveloppe trop frêle, dont l'organisme ne répond pas au besoin d'activité dont elle est douée.

— Mais, objectai-je après quelques minutes de réflexion, ceci me semble contraire à l'harmonie qu'on remarque dans toutes les œuvres de Dieu.

Cette observation fit glisser un sourire de pitié sur les lèvres de la fée.

— Cela te paraît ainsi, dit-elle, parce qu'il n'est pas donné à l'homme de connaître la grande loi d'expiation et de perfectionnement établie dès la création de l'univers. A mesure que tu monteras l'échelle des esprits supérieurs, tu comprendras mieux les vues de la Providence, et ton cœur s'embrasera d'un plus grand amour pour celui qui appelle tous les êtres à de si glorieuses destinées.

Comme la fée cessait de parler, le créole ouvrit les yeux, étendit un bras, souleva sa tête; puis, comme accablé par une fatigue extrême, se laissa retomber nonchalamment sur les coussins.

Alors sa nourrice se pencha vers son oreille et murmura quelques mots que je ne pus entendre.

— Mario! ton fils! fit le planteur étonné, c'est impossible!

— C'est pourtant vrai, maître; il possède quelque argent et demande à quel prix vous consentiriez à l'affranchir.

— Allons, tu déraisonnes, Jeanie; Mario et Pepita sont heureux chez moi, qu'ont-ils besoin de liberté ?

— Maître, ils sont jeunes, balbutia la mulâtresse, ils auront des enfants...

— Parbleu! j'y compte bien. Tu en as eu aussi, nourrice. S'il ne t'en reste qu'un, ce n'est pas que mon père et moi les ayons jamais maltraités ou vendus.

— Non! mais...

— Parle!

— Eh bien, Mario souffre, Mario pleure en songeant que ses enfants naîtront esclaves.

Georges Lesbury, le beau planteur, qui refusait tout sentiment de dignité à la race africaine, ne pouvait comprendre qu'un homme de sang mêlé pût tenir davantage à la liberté qu'au bien-être matériel dont on jouissait chez lui.

Il partit donc d'un franc éclat de rire.

(La suite prochainement).

RELATION DU SÉJOUR

DES

PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS ET SUISSES

brochure en vente au bureau du *Conteur*.

L. MONNET; — S. CUÉNOUD.